

Noël, je fais un coup d'argent, que ma belle-mère et Virginie m'enjôlent, que j'achète un piano pour ses étrennes, que j'engage une maîtresse de musique qui pèse 200 livres et qui enseigne en proportion. Tout cela s'est passé comme un éclair. Ça été comme en rêve. Hélas! le réveil a suivi de près. L'avant-veille de Noël, ma femme m'apprend qu'elle a décidé de donner une petite soirée musicale pour mouiller officiellement le piano. Je lui confie alors des choses que j'avais gardées pour moi : que les voisins s'étaient d'abord plaints de notre musique ; puis, qu'ils avaient cessé de me saluer, et qu'enfin le propriétaire m'avait téléphoné à ce sujet. Virginie se monte, les traitent de jaloux, d'ignorants, d'éteignoirs, et, finalement, promet de voir à ce que son concert soit convenable. Rassuré, j'achète des provisions ; de son côté. Virginie fait ses invitations, entre autres une demoiselle qui a l'habitude de chanter au Monument National et que mon beau-père appelle "le meilleur pétard du Conservatoire". Le soir venu, le concert débute très comme il faut. C'est vers les onze heures que ç'a commencé à se gâter, quand la maîtresse de piano, qui prenait un coup à chaque ronde, a joué *Le Tonnerre dans la Montagne*, un morceau de musique imitative de sa composition, disait-elle, et qui ferait mieux pour des tambours sur la ferme Fletcher que pour un piano. Je me suis aperçu du vacarme seulement quand les voisins d'en haut ont frappé du pied, étant fort occupé à calmer les joueurs de dames qui se chamaillaient à propos d'une tricherie. Pensant que la crise était passée, au moins dans le salon, je n'ai pas averti Virginie des protestations des voisins. Or, voilà que le "pétard du Conservatoire" se lance, à son tour, dans un morceau de grand opéra tout en notes si hautes, que jamais je ne pourrai comprendre comment pareilles affaires peuvent sortir d'un corps gros comme une échalothe. Juste au même moment, nos joueurs de dames se reprennent à la gorge et, cette fois, ce sont aussi les voisins d'en bas qui protestent en frappant au plafond. J'étais, comme on dit, sur le gril. L'accalmie se refait, je passe un coup et de quoi manger pour faire durer la paix et le silence, espérant en même temps que nos veilleux vont s'en aller. Vas-y voir... Voilà maintenant que mon beau-père, qui s'é-



—*Ecoute, Virginie!...*

tait grisé serré sans que je m'en aperçoive, conduit la grosse maîtresse de piano à l'instrument, raccole en revenant son fiston et sa fillette et que tous les trois entonnent *Adieu, noble coursier!* trois fois plus haut que jamais ils ne l'avaient fait. Aussi, rendus à

*Comme un cerf aux abois...*

un vrai ouragan se déchaîne de toutes parts. Les voisins d'en haut, d'en bas, sur les côtés, en arrière, en face, font un tapage infernal ; les deux jumeaux se réveillent et, sauf ton respect, gueulent comme des trombones ; mon beau-père se met dans le coco de chanter plus fort en manière de protestation ; et au même instant, comme extra, voilà que deux joueurs de dames ôtent leurs habits pour régler une difficulté. La colère m'emporte, je fiche tout le monde dehors, pendant que Virginie pleure et m'accuse de manquer de respect à son papa.

—*Triste dénouement.*

—*Le vrai dénouement est plus grave : c'est de me voir aujourd'hui exposé à coucher en plein air pendant quelque temps, et peut-être à m'expatrier, oui, tout cela à cause des beaux arts.*

Et puis Virginie ne veut rien comprendre.

Ne voilà-t-il pas que ce matin, elle s'est mise à jouer et à chanter de toutes ses forces, exprès pour se venger des voisins. Il m'a pris une envie de les jeter par la fenêtre, elle et le piano. Mais je me suis retenu et, après